L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 6 OCTOBRE 1895. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
DIMANCHE 6 OCTOBRE 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Le Japon et les Etats-Unis.

Voici un peuple nouveau qui grandit avec une rapidité prodigieuse et dans des conditions d'une étourdissante étrangeté. Il y a vingt-cinq ans, il était encore inconnu ; aujourd'hui, il attire les regards du monde entier ; il impose à tous le respect, et inspire déjà quelques alarmes à certains peuples qui s'étaient imaginé que personne, désormais, ne pouvait leur disputer le premier rang. Il est entré dans le concert des grandes puissances par un coup d'Etat presque sans exemple dans l'histoire. Il a révolutionné la guerre. C'est lui qui s'est chargé de mettre à l'épreuve les nouveaux engins de destruction que d'autres avaient inventés pour leur propre usage, et qu'ils avaient eu, jusque-là, peur de manier ; et il s'en est servi avec une adresse, une habileté, une assurance qui a ébloui, inquiété même leurs constructeurs.

Il lui a suffi d'un seul effort pour ébranler l'immense bloc asiatique, qui semblait avoir la solidité du granit, et que les efforts séculaires de toute l'Europe n'avaient pu entamer. Il lui a suffi d'une seule campagne victorieuse pour ouvrir devant l'humanité des perspectives nouvelles et détourner vers l'Extrême-Orient toutes les activités qui se portaient du côté de l'Afrique.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ce n'est ni un peuple jeune, ni un amalgame fortuit de populations hétérogènes, transplantés subitement, comme celles des Etats-Unis, sur un sol et sous un ciel nouveau et récomfortées, rajeunies par un climat fortifiant par le grand air de la liberté. C'est un peuple vieux, courbé sous un ancien despotisme et qui semblait abêti par des dogmes barbares, une idolâtrie monstrueuse.

Il y avait près de trois mille ans qu'il végétait ainsi, réfractaire à toute espèce de progrès, quand tout à coup, vers 1850,—hier, pour ainsi dire—un vent de civilisation souffle à travers les populations japonaises et les transforme du jour au lendemain.

Rien, dans l'histoire, ne peut donner une idée de la rapidité prodigieuse, de l'incomparable aisance avec lesquelles le Japonais s'est assimilé toutes les institutions, toutes les découvertes de la science moderne et leurs applications les plus ingénieuses et les plus positives. Il comprend tout, il saisit tout, il s'approprie tout, il tire profit de tout, avec une adresse qui confond tous nos savants, tous nos industriels. Aux débuts de la réforme, bien des peuples manufacturiers s'imaginaient avoir trouvé là un marché nouveau, qui allait devenir un précieux débouché pour leurs produits les plus variés. Erreur.

Le Japonais jette les yeux sur un article ; il l'achète, il l'emporte chez lui, il l'examine, le retourne dans tous les sens et, le lendemain, il l'a imité, reproduit exactement, parfois même perfectionné et rendu plus propre que la veille à son usage.

Le Japon devient presque une mauvaise clientèle pour l'Européen comme pour l'Américain, tant il sait facilement et promptement s'assimiler les idées et les productions d'autrui. C'est ainsi que de grandes maisons des Etats-Unis qui, après y avoir fait une ou deux énormes expéditions de marchandises, croyaient avoir trouvé là un riche placement se sont vues frustrées dans leurs espérances. L'année d'après, le Japonais fabriquait lui même les articles importés, l'année précédente et il déclarerait n'avoir plus besoin des produits américains. C'est ainsi que, dévoré du désir de posséder une puissante marine de guerre, il s'était adressé tout d'abord aux Anglais, et surtout aux Américains qui passent pour les meilleurs constructeurs du monde ; mais, après réflexion, il a arrêté les commandes ; il s'est dit que, dans ce genre d'industrie comme dans les autres, il pouvait faire par lui-même, et il va essayer, et soyons sûrs qu'il réussira.

On peut aimer et protéger les Japonais ; ils méritent les sympathies de tous les peuples intelligents ; mais ce serait une étrange illusion que d'espérer s'en faire une clientèle de rapport. Le meilleur parti que l'on ait à prendre, c'est de se préparer à lutter contre l'active et intelligente concurrence qu'ils feront bientôt aux industries des deux mondes.

L'EXPÉDITION PEARY.

Le lieutenant Peary, son compagnon M. Lee et son domestique Henson, composant l'expédition arctique qui vient de passer deux ans au Groënland, est rentré à Saint-Jean de Terre-Neuve, sans avoir pu démontrer que cette terre est une île, comme c'était son but.

L'an dernier, le lieutenant Peary avait laissé le long de la côte de la baie de l'Indépendance des cachettes de provisions. C'est parce que la neige les avait presque toutes fait disparaître qu'il n'a pu pousser plus loin son voyage.

Cependant, le lieutenant Peary n'en essaya pas moins son voyage, reprit de la viande crue de renne pour les hommes, au lieu de pemmican, et de la viande de morse pour les chiens. Le 1er avril, l'expédition, composée des trois Américains, de six Esquimaux et de 63 chiens, partit pour l'intérieur du Groënland. Les Esquimaux suivirent les explorateurs pendant une centaine de milles, mais, devant l'impossibilité de découvrir une grande cachette de pemmican, complètement enfouie sous la neige, ils s'en retournèrent ; les trois explorateurs poursuivirent leur chemin. A la fin de la seconde semaine, ils avaient fait près de 200 milles et s'étaient élevés à plus de 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ils furent assaillis alors par des vents glacés ; le thermomètre se tenait entre 30 et 45 degrés au-dessous de zéro.

Malgré tout, les explorateurs continuèrent à avancer. Une semaine après ils avaient fait 100 milles de plus. La quatrième semaine beaucoup de chiens moururent tués par les efforts et les privations. Il fallut réduire les charges. L'expédition parcourut encore 122 milles. A ce moment les explorateurs étaient toujours à 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, les efforts sans fin et la raréfaction de l'air leur rendaient la respiration très difficile : ils avaient de fréquents saignements de nez. Les hommes comme les chiens n'avaient pour se nourrir que de la viande crue en blocs gelés. Au cinq centième mille, un traîneau se cassa. Il ne restait plus que onze chiens. Il fallut laisser les chiens et le reste des provisions en arrière sous la garde de M. Lee ; le lieutenant Peary et Henson poussèrent de l'avant pour descendre jusqu'à la côte, distance d'une journée de marche. Ils avaient avec eux un petit traîneau et quatre jours de vivres. Le lieutenant Peary espérait rencontrer et tuer les bœufs musqués. Après deux jours de marche dans des conditions épouvantables, ils ne parvinrent pas à rencontrer de bœufs musqués. Epuisés, les pieds meurtris, ils dormirent sur les rochers sans aucun abri contre la neige. Ils eurent beaucoup de mal à rejoindre M. Lee et les quelques chiens mourant de faim.

Il fallait se hâter de revenir, car il ne restait plus que cent livres de viande de morse. Un jour, les explorateurs tuèrent un lièvre, ils s'assirent immédiatement et le dévorèrent. Peu après, ils rencontrèrent un troupeau de bœufs musqués et en tuèrent dix. Après seize nouveaux jours de marche, ils avaient mangé toute la viande qu'ils avaient pu emporter. Les dernières quarante-six heures de marche qui les séparaient de l'abri où ils avaient hiverné furent faites sans aucune nourriture.

Malgré ces effroyables épreuves, M. Peary et ses compagnons ne tardèrent pas à se remettre après avoir été embarqués à bord du *Kite*, qui vint les chercher le 31 juillet

Le cannibalisme au Congo.

Un explorateur, M. le capitaine S.-L. Hinde, vient de faire à Londres, dans une société scientifique, une conférence sur le Congo, où il a vécu plusieurs années.

Il a donné, à cette occasion, des détails intéressants sur le cannibalisme : les riverains du Congo, a-t-il dit, sont tous cannibales ; la viande d'homme constitue, chez ces peuples, un article de commerce courant.

On engraisse des esclaves dans le seul but de les convertir en jambons et biftecks.

Il paraît même que les bouchers de bétail humain usent, dans l'accomplissement de leur office, de cruautés inouïes "pour donner meilleur goût à la viande" ; les Bungalas, par exemple, rompent d'abord bras et jambes à la victime ; puis ils l'immergent pendant trois jours, la tête seule restant hors de l'eau.

Il est d'usage, dans toutes les tribus congolaises, d'abattre les vieillards et les infirmes : on voit des enfants dévorer leurs parents sans sourciller.

M. Hinde, semble-t-il, n'a pas précisément évoqué des images riantes devant son auditoire.

Il a d'ailleurs affirmé, en terminant, que les missionnaires luttaient avec succès contre ces mœurs abominables.

DUC DE MARLBOROUGH.

Nous avons annoncé récemment le projet de mariage que viennent de former les deux jeunes gens dont les portraits paraissent ici, le duc de Marlborough et Mlle Consuelo Vanderbilt.

Le duc Charles Richard John Spencer Churchill est le neuvième duc de Marlborough. Il est né le 13 novembre 1871. Sa mère est Lady Albertha Frances Anne Hamilton.

Mlle CONSUELO VANDERBILT.

La fiancée. Mlle Consuelo Vanderbilt, est la fille de M. W. K. Vanderbilt, de New York.

Les Anglais ont souvent reproché à la noblesse française de redorer ses blasons de ce côté de l'Atlantique. Il paraît que l'exemple a paru bon aux plus grands de leur aristocratie.

Le duc de Marlborough voyage actuellement en Amérique. Sa mère, fille du duc d'Abercorn, obtint son divorce contre le feu duc de Marlborough, lequel épousa en secondes noces une Américaine, Mme Lily Hammersley, devenue récemment lady Charles Beresford.

Bien qu'il possède des domaines considérables, et le palais de Blenheim, le jeune duc n'est pas extrêmement riche, car sa fortune a été compromise par les prodigalités de son père. Son meilleur ami est, dit-on, le jeune Winston Churchill, son cousin germain, l'un des deux fils du défunt lord Randolph Churchill et de lady Randolph, née miss Jenny Jerôme.

Quant à miss Consuelo Vanderbilt, située des trois enfants de M. W. K Vanderbilt, elle a dix huit ans et a fait son début dans la société durant la dernière saison à Newport.

Un point d'histoire.

On a beaucoup divagué depuis quelque temps sur Napoléon. Or il est étonnant qu'on ne se soit pas avisé de fixer à son sujet un point d'histoire de la plus haute importance ; Oui ou non, le général Bonaparte revint-il d'Egypte avec la gale ?.... ses contemporains ont, à vrai dire, soutenu l'affirmative en des quatrains dont voici un premier échantillon, sans doute peu connu, écrit en 1800.

Notre *Premier Consul* va s'occuper de moi,
En générosité nul autre ne l'égale.
Il m'a serré la main, m'a promis un emploi.
Le lendemain *j'eus la gale*.

C'est charmant et très clair. Mais vraiment Napoléon serait resté galeux bien longtemps, puisqu'on put écrire, quatre ans après, lorsqu'il eut été proclamé empereur, cette variante du quatrain précédent ;

Par une faveur sans égale
L'*Empereur* me serrant la main,
Dit : "De moi vous aurez quelque chose demain."
Et le lendemain *j'eus la gale*.

Comment elle connût son mari.

Notre public contemporain porte un vif intérêt à tout ce qui touche de près ou de loin aux grands hommes : rien d'étonnant, par conséquent, à ce que nous trouvions dans un journal allemand le récit d'une interview avec Mme Clara Sudermann, la femme du célèbre auteur de *Magda*. A cette question : "Comment fîtes vous la connaissance de votre mari ?—C'est une très drôle d'histoire, répondit Mme Sudermann ; je le rencontrai d'abord à Königsberg ; il venait de remporter un immense succès avec sa première pièce, l'*Honneur*. Il se trouva que nous avions une amie commune : — Comment va-t-elle, cette chère ? me demanda M. Sudermann. J'étais tellement embarrassée que les mots me restaient dans la gorge.—Mais.... très bien ! répondis-je enfin, très bien ! Elle souffre d'un ramollissement du cerveau... —Vous êtes très optimiste, déclara M. Sudermann, en riant. La glace était rompue, un mot en amena un autre et vous savez comment cela finit."

Toto, pleurnichant.—Oh ! là là ! là là !

Le père.—Qu'est-ce encore ?

Toto.—Je viens d'avaler une cartouche de ton revolver.

Le père, furieux.—Et dire que je ne puis même pas le fouetter, dans la crainte de faire éclater la cartouche !

LA HAUSSE DU COTON.

L'observateur, le penseur est, à chaque instant, témoin de singuliers retours dans le monde économique ; il est fréquemment obligé de constater dans le commerce, dans l'industrie agricole comme dans l'industrie manufacturière, des fluctuations si imprévues, si inattendues que, même après coup, il lui est presqu'impossible de les expliquer. C'est le phénomène qui se produit, en ce moment, dans l'industrie cotonnière et dont il est difficile de saisir la raison.

Il y a deux ans, tout semblait perdu. Le coton ne rapportait plus rien au planteur, pas même de quoi vivre. Tout le monde en voulait abandonner la culture, pour se livrer à celle de la canne qui était, dit-on, devenue la seule source de fortune.

Aujourd'hui, c'est le cri contraire que nous entendons : "Plus de cannes ; elles ne nous rapportent rien ; nous ne savons qu'en faire. Vive le coton ; c'est notre seul moyen de salut !"

Le fait est qu'il s'est opéré une hausse étonnante sur ce produit. Le prix s'en relève, tous les jours.

Il atteindra bientôt 8 cents la livre. "Ne vous hâtez pas de vendre, dit-on au producteur ; attendez, vous réussirez à le placer à dix cents." C'est un chiffre énorme, invraisemblable. Il est pourtant à peu près sûr que ceux qui sauront ou pourront attendre l'obtiendront. Aussi y a-t-il un véritable renouveau dans le production cotonnière. L'appât d'un gain à peu près certain en est le principal motif.

D'où vient ce changement imprévu ? C'est, d'abord, que les planteurs, alarmés d'une baisse constante du textile, laquelle s'accentuait davantage, d'année en année, demandaient à cor et à cris qu'on en réduisit la culture.

Cette réduction ne s'est pas faite comme on l'avait réclamé ; mais on l'a considérée comme un fait accompli, et cette idée seule a suffi pour opérer une hausse au moins momentanée.

A cette première cause est venue s'en ajouter deux autres auxquelles l'homme est resté étranger. La saison a été mauvaise ; la pousse s'est mal faite et, par dessus le marché, il est survenu une sécheresse funeste, accompagnée d'une invasion lamentable de la vermine qui s'attache trop souvent à la plante et la dévore. Nous devons donc nous attendre à une hausse qui se maintiendra probablement, tout l'hiver, et que le planteur peut prolonger, s'il ne se laisse pas trop éblouir par les bénéfices du moment, s'il sait conserver une certaine modération dans la production du textile.

PRÉSIDENTS ET VERRES.

On sait que M. Félix Faure porte le monocle, plutôt du reste par coquetterie que par nécessité ; c'est le troisième sur six des Présidents de la République française qui se soient servis de verres de lunettes.

Les lunettes de M. Thiers sont restées légendaires ; mais, ce que l'on sait moins, c'est que le président Carnot se servait très souvent d'un lorgnon, lorsqu'il travaillait dans son cabinet ; il l'enlevait toujours chaque fois qu'il recevait.

Le maréchal, le Grévy et M. Casimir Perier n'ont jamais eu besoin d'aucun secours pour y bien voir.

La Revue Nationale.

Sommaire du Numéro d'octobre 1895.

Jeanne d'Arc, la vocation (1ère partie) par le Rév. Père Lacoste, O. M. I., Professeur de Théologie à l'Université d'Ottawa.
Tolle, Lege, simple nouvelle, par Hermance.
Chants et plaintes du matelot, (suite) par M. Faucher de Saint Maurice.
Souvenirs d'Ecole Militaire, par M. Ch. des Ecorres.
La Mer, (poésie) par M. Nérée Beauchemin.
Le marché aux légumes à Montréal, par M. J. Germano.
La fille de Kondiaronk, nouvelle historique, par M. G. A. Dre'et.
Le directeur de Revue (fantaisie) par M. J. D. Chartrand.
Chronique, par M. Arthur Buies.
Chronique de l'étranger, par M. R. de la Pignière.
Consolation, chanson, avec musique inédite, par M. le Dr G. Paradis.
Modes et Monde, par Françoise.
Notes sur le Théâtre-Français.
Illustrations : Portraits et dessins dans le texte et hors texte.

LA SAISON.

Nous recevons le dernier numéro de *La Saison*, journal illustré des dames, numéro du 16 septembre. Abondantes et variées y sont les matières, courrier de la mode, modèles, patrons, etc.

Fort intéressante cette publication que nous recommandons à nos lectrices. Adresser toutes communications concernant l'administration ou la rédaction de la feuille, à MM. J. Lebègue & Cie., rue de Lille, 30, à Paris.

BULGARES ET MACÉDONIENS.

Les journaux grecs s'occupent avec amertume des convoitises bulgares sur la Macédoine qui pourtant ne sont pas récentes. Le *Messager d'Athènes* dit, sans rire, à ce sujet : "Il est encore en Europe des écrivains qui ont l'air de croire que les Macédoniens étaient étrangers à la Grèce sur laquelle ils ont établi leur hégémonie du temps de Philippe et d'Alexandre. Les écrivains slaves sont allés plus loin encore : ils ont affirmé qu'Alexandre le Grand, gagné par Aristote à l'hellénisme, avait fait mettre à mort Parménion et Philotas parce qu'ils s'obstinaient à parler bulgare dans le camp macédonien ! Tout cela est absurde. La Macédoine fut, de tout temps, un Etat grec comme Athènes, comme Sparte, comme Thèbes, qui se sont longtemps disputé l'hégémonie de la Grèce." Voilà une façon d'argumenter sur laquelle les siècles ont passé et raisonné l'unification. Cet origine est une argutie sans valeur après tant de conquêtes successives. Ce qui est beaucoup plus sérieux, c'est que M. Delyannis paraît décidé à faire avec les créanciers de la Grèce un arrangement unilatéral, c'est-à-dire pas d'arrangement du tout. Les rentiers seraient simplement avisés de ce qui leur sera accordé en remplacement de leurs droits. De cette façon le ministre évitera l'insuccès des négociations. Il reste à savoir ce qu'en penseront les gouvernements dont les nationaux seront condamnés à cette ablation.

MADAGASCAR.

La dépêche d'un correspondant spécial avait dit que les reconnaissances dirigées vers Ampotaka par le général Duchesne avaient signalé la présence de nombreux ennemis dans les environs d'Ampotaka et de Tsinainondry. C'est ce dernier point seulement que les Hovas avaient fortifié et il est certain que la position était bien choisie pour défendre le passage qui devait être nécessairement suivi par la colonne pour arriver au pied de l'Ambohimena.

Il est probable que le premier échelon est venu par la rive gauche du Firingalava jusqu'au massif de l'Ambohibe et que, sous la protection de l'artillerie, les Français ont franchi la rivière et monté à l'assaut du plateau de Tsinainondry malgré les travaux importants que l'ennemi avait eu le temps d'exécuter.

Les difficultés que présente l'étroite vallée du Firingalava dans cette partie de la route n'ont pas arrêté l'élan des troupes. La rivière brusquement rejetée à l'ouest par les contreforts du Ratsifandriana, coule au fond d'un ravin dont le thalweg est couvert de roseaux et d'arbustes qui favorisent les embuscades. Les contreforts de Ratsifandriana et le massif rocheux d'Ambohile, dont le flanc oriental est taillé à pic, dominent le défilé sur une distance d'environ 800 mètres.

Les Hovas, de Ramahatra, se sont repliés vers Kiangara et Kinajy en se défilant le long des ravins des monts Ankotrakotrana où ils auraient pu tenter encore d'entraver la marche de la colonne ; mais il est probable qu'elle se rejettera vers l'est pour gravir les rampes de l'Ambohimena loin des retranchements de Kinajy.

Le succès de Tsinainondry est commenté par les principaux organes de la presse britannique, et la *Pall Mall Gazette* dit que, si le général Duchesne avait pu, depuis le commencement de l'expédition, occuper ses troupes dans des combats constants, elles auraient parfaitement supporté les fatigues de la marche et les dangers du climat.

La lâcheté des Hovas, dit notre confrère, a été puissamment favorable au succès de leurs ennemis. La question de la fin de la guerre ne dépend maintenant que de deux choses : la marche de la colonne légère et la saison. Si la colonne légère peut arriver dans la capitale et l'occuper avant la saison des pluies, la guerre sera, par le fait, terminée.

Il est vrai que la reine et le gouvernement hovas, si nous pouvons l'appeler ainsi, se retireront probablement dans le Sud, plutôt que de risquer de tomber entre les mains des Français.

C'est dire que, dans le cas le plus favorable pour la France, la campagne devra être terminée l'année prochaine seulement, dans la saison sèche.

Et quels seront alors ces nouveaux sacrifices ?

La lettre de son correspondant de Tananarive que publie le *Daily Telegraph* répond à cette préoccupation. Le 11 juillet une réunion de tous les sujets britanniques résidant à Madagascar a eu lieu à Tananarive, sous la présidence de M. Porter, vice-consul, et celui-ci, au nom de son gouvernement, a conseillé à ses compatriotes de quitter l'île dans le plus bref délai. Les missionaires ont, paraît-il, refusé de partir et déclaré qu'ils resteraient à leur poste. Il n'est pas douteux que, si les auditeurs de M. Porter avait cru les Hovas capables de brûler leur ville et de détruire les provisions, ils se seraient rendus à cette invitation.

On télégraphie de Toulon :

Des ordres viennent de parvenir du ministère pour préparer des logements sains et bien installés pour les rapatriés de Madagascar appartenant à la marine.

Une dépêche de Majunga annonce l'arrivée de l'affrété *Canton*. Tout allait bien à bord.

Le prince Hohenlohe.

Tous les bruits que l'on avait fait courir sur la retraite plus ou moins volontaire du prince de Hohenlohe sont démentis comme prématurés. Le chancelier est du reste parfaitement d'accord avec son souverain, et ce n'est pas pour quelques socialistes de plus ou de moins que le ministre et l'empereur vont se disputer. Le comte de Eulenbourg, que l'on avait indiqué comme successeur de M. de Hohenlohe, est l'ami particulier de Guillaume II, dont il partage les goûts littéraires, musicaux et maritimes, et c'est évidemment le chancelier de l'avenir. C'est, du reste, un homme d'esprit et qui n'est nullement pressé d'arriver à ce poste d'où il n'y a plus qu'à descendre, car une fois chancelier il ne peut plus prétendre à rien, et il peut du soir au matin perdre la faveur éphémère du prince. Nul ne saurait rendre à l'Empire les services que M. de Bismarck y a rendus, puisqu'il l'a fait, et cependant cet homme indispensable et qui avait une valeur intrinsèque personnelle, a été tout simplement relégué aux accessoires par un caprice impérial.

DEPECHES

Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE

Nouvelles Etrangères.

Le Césarevitch.

Presse Associée.

Londres, 5 octobre.

ANQUET, le cheval de M. M. F. Dwyer, maintenant la propriété du capitaine Aitken, portera 95 livres dans la course du Césarevitch la semaine prochaine, contre les 125 infligées à Florizel II.

Dans la course de la Coupe de New Market, Banquet et Florizel II portaient le même poids.

C'est la semaine prochaine qu'aura couru le Césarevitch.

Un autre croiseur espagnol perdu.

Presse Associée.

Madrid, 5 octobre—Une dépêche spéciale du *Heraldo* de la Havane, dit que le croiseur espagnol Conde El Venadito est annoncé perdu. Le rapport est daté du 5 septembre dernier. Les dépêches officielles de cette date ne font aucune mention de l'accident.

La chaleur en Angleterre.

Presse Associée.

Londres, 5 octobre—Pendant la première partie de cette semaine, la chaleur a été telle à Londres et dans toute l'Angleterre, que le roi Khama, le potentat africain qui a pris la place de Nagrula Khan comme curiosité étrangère, a été accablé.

Il est vrai que ce roi portait un jaquette, un chapeau à haute forme, un col relevé et d'autres produits de la mode européenne, mais on croit que s'il avait porté le costume habituel de son pays, il aurait fallu une température plus élevée pour l'accabler.

Cependant, le fait est que Sa Majesté Africaine a souffert de la chaleur de Londres.

Evidemment, il y a de méchantes gens qui prétendent que la nature joyeuse du roi est peut-être un peu la cause de sa faiblesse, mais, par charité, on doit se rappeler que les gens malveillants aiment toujours à dire des choses désagréables.

Mais la chaleur a cessé subitement, et le temps s'est changé du climat de l'Afrique à presque celui des régions arctiques. De grandes quantités de neige sont tombées en Ecosse, et des tempêtes effroyables ont balayé la mer, détruisant des centaines de petites embarcations, en jetant beaucoup sur les rochers et en coulant beaucoup sur les côtes.

Le Président Faure, le prince Nicolas de Grèce, le grand duc Constantin de Russie assistent aux funérailles de M. Pasteur.

Le général Saussier, gouverneur militaire de Paris, prend le commandement des troupes d'escorte.

Les ministres, les sénateurs, les députés, et de nombreuses délégations suivent le convoi.

Presse Associée.

Paris, 5 octobre—Les restes du grand savant Louis Pasteur ont quitté l'Institut qui porte son nom à dix heures et demie du matin, et le convoi s'est dirigé vers la cathédrale Notre-Dame.

Le général Saussier, gouverneur militaire de Paris, a pris le commandement des troupes rendant les honneurs.

Des couronnes innombrables précédaient le corbillard, que suivaient la famille, les ministres, les sénateurs, les députés et de nombreuses délégations des corps scientifiques et autres de toutes les parties de la France et de l'étranger.

Un immense concours de population se tenait de chaque côté des rues qu'a parcourues le cortège funèbre, malgré le temps couvert et la pluie menaçante.

Le convoi est arrivé à Notre-Dame à midi, et le service funèbre a commencé.

La cérémonie religieuse a été des plus imposantes.

Le Président de la République Française, M. Félix Faure, les membres du corps diplomatique, le prince Nicolas de Grèce, le grand duc Constantin de Russie, tous en grand uniforme, y assistaient.

Après l'absoute donnée par le cardinal Richard, archevêque de Paris, le cercueil a été installé sur un catafalque élevé au milieu de la place de la cathédrale

M. Poincarré, ministre de l'Instruction Publique, a prononcé alors l'éloge funèbre du défunt. Il a rappelé sa longue vie de travail, puis les troupes et les délégations ont défilé devant le catafalque sur lequel reposait les restes du grand Pasteur.

Après les cérémonies, le cercueil a été provisoirement placé dans les caveaux de Notre Dame.

L'affaire Waller.

Presse Associée.

Washington, 5 octobre—Le secrétaire Olney a reçu cette après-midi une dépêche de l'ambassadeur des Etats-Unis en France, M Eustis, annonçant que le compte-rendu des procédures de la cour martiale dans l'affaire de l'ex-consul Waller, et les documents y relatifs, sont arrivés au ministère des affaires étrangères, et que la traduction en est commencée.

La Question du Vénézuéla.

Presse Associée.

Londres, 5 octobre.—N. Gesch Burch, le consul vénézuélien à Londres, a dit aujourd'hui, au cours d'une interview, qu'il n'y a absolument rien de nouveau au sujet de la question de frontières soulevée entre l'Angleterre et le Vénézuéla, depuis que M. Pulido, ministre des affaires étrangères de ce pays, a en connaissance de la décision du gouvernement de Londres ces temps derniers. Le consul estime, cependant, que le voyage à New York de M. Pulido a peut être pour but l'accomplissement d'une mission qui lui a été confiée par le gouvernement vénézuélien, dans le but donner de nouvelles explications au gouvernement des Etats-Unis.

A l'Opéra Comique de Paris.

Presse Associée.

Londres, 5 octobre.—M. Carvalho, directeur de l'Opéra Comique de Paris, a engagé une jeune anglaise du nom de Marie Lloyd, qui débutera à la scène dans Lalla Rook, de David.

Mademoiselle Lloyd a terminé ses études musicales au Conservatoire de Paris, et a obtenu le premier prix au concours annuel.

Etat troublé des affaires dans l'île de Crête.

Presse Associée.

Athènes, 5 octobre—Des dépêches de l'île de Crète reçues à Athènes annoncent que l'état des affaires y est des plus troublés. Un grand nombre de meurtres ont été commis récemment, et les vols et autres actes de brigandage y sont fréquents.

Comme conséquence de cet état de chose, le gouverneur a présenté sa démission ; on pense que les autorités considèrent en ce moment cette question.

Les troubles arméniens de Constantinople ont fait une grande impression sur les Crétois. Ces émeutes, naturellement, ont été beaucoup amplifiées, et les habitants de l'île ont présenté un long mémorandum aux représentants des Puissances contre l'administration turque en Crète.

Concerts d'hiver.

Presse Associée.

Londres, 5 octobre—Raghas d'Albert, le célèbre pianiste français, qui n'a pas été entendu à Londres depuis plusieurs années, donnera, sous la direction de Rebala Curtiss, des concerts à Londres et dans les provinces pendant l'hiver.

Cyclone à Cuba.

Presse Associée.

La Havane, 5 octobre—On annonce que pendant le cyclone qui s'est abattu récemment sur les côtes de Cuba, dix-neuf personnes ont été noyées dans la seule province de Pinar del Rio. On est sans nouvelles de huit autres.

Une artiste canadienne.

Presse Associée.

Londres, 5 octobre.—Mademoiselle Florence Carlyale, qui enverra plusieurs de ses œuvres au prochain Salon de Paris, est nommée l'"Artiste Américaine". Elle est la petite nièce de Thomas Carlyale et est née au Canada où elle a passé la plus grande partie de sa vie à Woodstock, une petite ville de la province d'Ontario.

Avant le commencement de ses études artistiques, quelques-uns de ses tableaux, des fleurs, avaient attiré l'attention de la princesse Louise, qui l'a envoyée à Paris où elle a étudié dans les ateliers de Delecluze, Lefèvre et Fleury.

Nouvelles Américaines.

Une source de richesse ignorée aux Etats-Unis.

Presse Associée.

Washington, 5 octobre—Le consul des Etats-Unis au Hâvre, M. Chasseller, dans un rapport au gouvernement sur la production de la tourbe, appelle l'attention sur une source très importante, mais bien négligée, de richesse nationale en Amérique.

Comme les Etats de l'Union possèdent des sources inépuisables de tourbe, le consul fait remarquer comment, en vue des récents progrès accomplis en Europe, ces dépôts peuvent un jour offrir un vaste champ d'exploitation au capital et au travail.

L'emploi qui peut être fait de ce produit est pour ainsi dire indéfini.

Le commerce entre les Etats-Unis et le Mexique.

Presse Associée.

Washington, 5 octobre—Le consul général des Etats-Unis à Mexico a envoyé un rapport détaillé au gouvernement de Washington sur les changements proposés dans le tarif des douanes de ce pays par des projets de lois maintenant devant le Congrès. Le but est d'abolir le système de douanes entre les divers Etats du Mexique, connu sous le nom "d'Alcabala. Le consul général est d'avis que si les changements proposés sont acceptés, le commerce entre les Etats-Unis et le Mexique augmentera dans de grandes proportions, car l'ancien système a mis des obstacles aux entreprises américaines et a chassé le capital.

Les Festiaux Américains.

Un formidable concurrent sur les marchés européens.

Presse Associée.

Washington, 5 octobre.—Un formidable compétiteur des Etats Unis sur les marchés de bestiaux européens s'est révélé dans l'Australie, et un rapport spécial du consul à Sidney, M. Bell, donne des informations de grande valeur sur l'état présent et l'avenir de l'élevage des bestiaux dans ce pays.

Il annonce que les Nouvelles Galles du Sud et le Queensland, où l'élevage est en pleine prospérité, renferment des terres propres à cette industrie d'une étendue dix fois plus grande que l'Etat de l'Iowa.

Comme beaucoup des terres étaient dépourvues d'eau, et empêchaient ainsi le développement de l'élevage, le gouvernement est venu au secours, et par la construction de puits artésiens aux endroits importants, a donné de nouvelles et grandes facilités.

Un seul puits fournit cinq millions de gallons d'eau par jour.

Les terres sont à bon marché et peuvent être louées à un demi cent par acre en certaines régions.

Aux prix actuels, les bestiaux peuvent être élevés avec profit dans le Queensland pour la peau seulement.

Il y a dans cette province 7,000,000 d'animaux, et 2,500 000 dans les Nouvelles Galles du Sud. Les habitants possèdent environ vingt têtes de bétail chacun, contre cinq dans les Etats-Unis. Depuis plusieurs années, il y a eu une importation considérable de viande expédiée dans de la glace et de conserves, mais les éleveurs songent à exporter des animaux vivants, et un certain nombre de ces expéditions pour l'Europe ont déjà été faites. Les animaux gras, arrivés à destination, valent en moyenne vingt-et-une livres sterling chacun. Le prix de transport est de $40, et la durée de la traversée d'Australie en Europe est de quarante-cinq à soixante jours.

Le poids moyen est de 1,600 livres, et il augmente pendant le voyage.

Le consul établit que si les éleveurs des Etats Unis ont l'avantage d'une distance moindre de 9,000 à 10,000 milles, la production à meilleur marché et la réduction des prix d'expédition, si le commerce d'Australie s'établit d'une façon permanente, le compensera facilement, car ces derniers pourront envoyer sur le marché de Londres des animaux gras de 1,600 livres, de qualité moyenne supérieure à celle des animaux des Etats-Unis, à meilleur marché que les bestiaux envoyés de n'importe quel point du globe.

Mais le consul ajoute qu'il y a un "oui" à tous ces calculs.

Le général Mahone.

Presse Associée.

Washington, 5 octobre—Le général Mahone a passé une nuit sans repos, et, comme résultat, son état de santé est moins bon qu'hier et il est beaucoup plus faible.

Le général est devenu de plus en plus faible pendant la journée, et il ne peut prendre aucune nourriture. On craint qu'il ne puisse passer la nuit.

La Cloche de la Liberté.

Presse Associée.

Pétersburg, Virginie, 3 octobre—Le train convoyant la Cloche de la Liberté est arrivé à Pétersburg à huit heures du matin.

Une foule immense, qui s'est augmentée au point que toute la ville semblait s'être donné rendez-vous pour saluer la relique historique de la nation, accueillit à l'arrivée.

Le maire Collier a souhaité la bienvenue au nom de la ville. Le maire de Philadelphie, M. Warwick, a répondu. Les deux discours ont provoqué beaucoup d'enthousiasme. A dix heures, le train est reparti pour le sud, accompagné des souhaits de bon voyage.